

Lorsque je la compare avec ma passion.
Étrange effet d'amour ! incroyable chimère !
Je voudrais être à lui si je n'aimais son frère ;
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE.

Ne pourrai-je servir une si belle flamme ?

RODOGUNE.

Ne crois pas en tirer le secret de mon âme :
Quelque époux que le ciel veuille me destiner,
C'est à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains si je suis le partage,
Je saurai l'accepter avec même visage ;
L'hymen me le rendra précieux à son tour,
Et le devoir fera ce qu'aurait fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un mari règne sur ma pensée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher !

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher !

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez, aisément je devine ;
Et, pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le prince...

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur :
Ma rougeur trahirait les secrets de mon cœur
Et je te voudrais mal de cette violence
Que ta dextérité ferait à mon silence ;
Même, de peur qu'un mot par hasard échappé
Te fasse voir ce cœur et quels traits l'ont frappé,
Je romps un entretien dont la suite me blesse :
Adieu : mais souviens-toi que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, assurez-vous sur ma fidélité.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — CLÉOPATRE.

Serments fallacieux, salutaire contrainte,
Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte,
Heureux déguisements d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'État, évanouissez-vous !
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut disparaître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés.
Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuissants, haine dissimulée,
Digne vertu des rois, noble secret de cour,
Éclatez, il est temps, et voici notre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes,
Mais telle que je suis et telle que vous êtes.
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser :
Nous n'avons rien à craindre et rien à déguiser ;
Je hais, je règne encor. Laissons d'illustres marques
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques .
Faisons-en avec gloire un départ éclatant,
Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
C'est encor, c'est encor cette même ennemie
Qui cherchait ses honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à son tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre et sur vous et sur moi.
Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale,
Qu'il souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.
Vois jusqu'ou m'emporta l'amour du diadème,
Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même :
Tremble, te dis-je ; et songe, en dépit du traité,
Que, pour t'en faire un don, je l'ai trop acheté.

SCÈNE II. — CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête?

LAONICE.

La joie en est publique, et les princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux :
L'un et l'autre fait voir un mérite si rare
Que le souhait confus entre les deux s'égare ;
Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement
N'est qu'un faible ascendant d'un premier mouvement.
Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre :
Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre ;
Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux,
Que votre secret su les réunira tous.

CLÉOPATRE.

Sais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense?

LAONICE.

J'attends avec eux tous celui de leur naissance.

CLÉOPATRE.

Pour un esprit de cour et nourri chez les grands,
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants.
Apprends, ma confidente, apprends à me connaître.
Si je cache en quel rang le sang les a fait naître,
Vois, vois que, tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne règne, et je règne pour eux :
Quoique ce soit un bien que l'un et l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande ;
Cependant je possède, et leur droit incertain
Me laisse avec leur sort leur sceptre dans la main :
Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystère
Je les laissais tous deux en dépôt chez mon frère?

LAONICE.

J'ai cru qu'Antiochus les tenait éloignés
Pour jouir des États qu'il avait regagnés.

CLÉOPATRE.

Il occupait leur trône, et craignait leur présence,
Et cette juste crainte assurait ma puissance.
Mes ordres en étaient de point en point suivis

Quand je le menaçais du retour de mes fils :
Voyant ce foudre prêt à suivre ma colère,
Quoi qu'il me plût oser, il n'osait me déplaire,
Et, content malgré lui du vain titre de roi,
S'il régnait au lieu d'eux, ce n'était que sous moi.
Je te dirai bien plus : sans violence aucune
J'aurais vu Nicanor épouser Rodogune,
Si, content de lui plaire et de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laissant régner.
Son retour me fâchait plus que son hyménée,
Et j'aurais pu l'aimer s'il ne l'eût couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts superflus :
Je fis beaucoup alors, et ferais encor plus
S'il était quelque voie, infâme ou légitime,
Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrit le crime,
Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri
Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari.
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite,
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte ;
On m'y force, il le faut : mais on verra quel fruit
En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle :
Autant que l'un fut grand l'autre sera cruelle ;
Et, puisqu'en te perdant j'ai sur qui m'en venger,
Ma perte est supportable et mon mal est léger.

LAONICE.

Quoi ! vous parlez encor de vengeance et de haine
Pour celle dont vous-même allez faire une reine !

CLÉOPATRE.

Quoi ! je ferais un roi pour être son époux,
Et m'exposer aux traits de son juste courroux !
N'apprendras-tu jamais, âme basse et grossière,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire ?
Toi qui connais ce peuple, et sais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une femme il suit les étendards ;
Que, sans Antiochus, Tryphon m'eût dépouillée ;
Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée ;
Ne saurais-tu juger que, si je nomme un roi,
C'est pour le commander, et combattre pour moi ?
J'en ai le choix en main avec le droit d'aïnesse ;
Et, puisqu'il en faut faire une aide à ma faiblesse,

Que la guerre sans lui ne peut se rallumer,
 J'usurai bien du droit que j'ai de le nommer.
 On ne montera point au rang dont je dévale
 Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale :
 Ce n'est qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir ;
 Et je ferai régner qui me voudra servir.

LAONICE.

Je vous connaissais mal.

CLÉOPATRE.

Connais-moi tout entière.

Quand je mis Rodogune en tes mains prisonnière,
 Ce ne fut ni pitié, ni respect de son rang,
 Qui m'arrêta le bras et conserva son sang,
 La mort d'Antiochus me laissait sans armée,
 Et d'une troupe en hâte à me suivre animée
 Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours
 M'exposaient à son frère, et faible et sans secours.
 Je me voyais perdue à moins d'un tel otage :
 Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage ;
 Il m'imposa des lois, exigea des serments,
 Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps.
 Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire :
 J'en obtins, et je crus obtenir la victoire.
 J'ai pu reprendre haleine, et, sous de faux apprêts...
 Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
 Écoute, et tu verras quel est cet hyménée
 Où se doit terminer cette illustre journée.

SCÈNE III. — CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, SÉLEUCUS,
 LAONICE.

CLÉOPATRE.

Mes enfants, prenez place. Enfin voici le jour
 Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
 Où je puis voir briller sur une de vos têtes
 Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,
 Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
 Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs.
 Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes
 Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,
 Que, pour ne vous pas voir exposés à ses coups,

Il fallut me résoudre à me priver de vous.
 Quelles peines depuis, grands dieux ! n'ai-je souffertes !
 Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes.
 Je vis votre royaume entre ces murs réduit ;
 Je crus mort votre père ; et sur un si faux bruit
 Le peuple mutiné voulut avoir un maître.
 J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
 Il fallut satisfaire à son brutal désir,
 Et, de peur qu'il n'en prit, il m'en fallut choisir.
 Pous vous sauver l'État que n'eussé-je pu faire ?
 Je choisis un époux avec des yeux de mère,
 Votre oncle Antiochus, et j'espérai qu'en lui
 Votre trône tombant trouverait un appui :
 Mais à peine son bras en relêve la chute,
 Que par lui de nouveau le sort me persécute :
 Maître de votre État par sa valeur sauvé,
 Il s'obstine à remplir ce trône relevé :
 Qui lui parle de vous attire sa menace.
 Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place :
 Et de dépositaire et de libérateur
 Il s'érige en tyran et lâche usurpateur.
 Sa main l'en a puni ; pardonnons à son ombre ;
 Aussi bien en un seul voici des maux sans nombre.
 Nicanor, votre père et mon premier époux...
 Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,
 Puisque, l'ayant cru mort, il sembla ne revivre
 Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?
 Passons ; je ne me puis souvenir sans trembler
 Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler :
 Je ne sais s'il est digne ou d'honneur ou d'estime,
 S'il plut aux dieux ou non, s'il fut justice ou crime ;
 Mais, soit crime ou justice, il est certain, mes fils,
 Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis :
 Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
 Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie.
 J'étais lasse d'un trône où d'éternels malheurs
 Me comblaient chaque jour de nouvelles douleurs.
 Ma vie est presque usée, et ce reste inutile
 Chez mon frère avec vous trouvait un sûr asile :
 Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,
 Un père vous ôter le fruit de mes travaux !

Mais voir votre couronne après lui destinée
 Aux enfants qui naîtraient d'un second hyménée !
 A cette indignité je ne connus plus rien ;
 Je me crus tout permis pour garder votre bien.
 Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère,
 Un trône racheté par le malheur d'un père.
 Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,
 Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,
 Daigne du juste ciel la bonté souveraine,
 Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
 Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
 Et n'épandre sur vous que des prospérités !

ANTIOCHUS.

Jusques ici, madame, aucun ne met en doute,
 Les longs et grands travaux que notre amour vous coûte ;
 Et nous croyons tenir des soins de cet amour
 Ce doux espoir du trône aussi bien que le jour ;
 Le récit nous en charme, et nous fait mieux comprendre
 Quelles grâces tous deux nous vous en devons rendre ;
 Mais, afin qu'à jamais nous les puissions bénir,
 Épargnez le dernier à notre souvenir ;
 Ce sont fatalités dont l'âme embarrassée
 A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.
 Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
 Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau :
 Un fils est criminel quand il les examine ;
 Et, quelque suite enfin que le ciel y destine,
 J'en rejette l'idée, et crois qu'en ces malheurs
 Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.
 Nous attendons le sceptre avec même espérance ;
 Mais, si nous l'attendons, c'est sans impatience ;
 Nous pouvons sans régner vivre tous deux contents ;
 C'est le fruit de vos soins, jouissez-en longtemps :
 Il tombera sur nous quand vous en serez lasse ;
 Nous le recevrons lors de bien meilleure grâce ;
 Et l'accepter sitôt semble nous reprocher
 De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SÉLEUCUS.

J'ajouterai, madame, à ce qu'à dit mon frère
 Que, bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espère,
 L'ambition n'est pas notre plus grand désir.

Régnez, nous le verrons tous deux avec plaisir ;
 Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
 Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance,
 Et que celui de nous dont le ciel a fait choix
 Sous votre illustre exemple apprenne l'art des rois.

CLÉOPATRE.

Dites tout, mes enfants : vous fuyez la couronne,
 Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne ;
 L'unique fondement de cette aversion,
 C'est la honte attachée à sa possession.
 Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
 S'il faut la partager avec notre ennemie,
 Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
 Sur celle qui venait pour vous la dérober.
 O nobles sentiments d'une âme généreuse !
 O fils vraiment mes fils ! ô mère trop heureuse !
 Le sort de votre père enfin est éclairci ;
 Il était innocent, et je puis l'être aussi ;
 Il vous aima toujours, et ne fut mauvais père
 Que charmé par la sœur, ou forcé par le frère ;
 Et dans cette embuscade où son effort fut vain,
 Rodogune, mes fils, le tua par ma main.
 Ainsi de cet amour la fatale puissance
 Vous coûte votre père, à moi mon innocence ;
 Et, si ma main pour vous n'avait tout attenté,
 L'effet de cet amour vous aurait tout coûté.
 Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime,
 Lorsque vous punirez la cause de mon crime.
 De cette même main qui vous a tout sauvé,
 Dans son sang odieux je l'aurais bien lavé ;
 Mais, comme vous aviez votre part aux offenses,
 Je vous ai réservé votre part aux vengeances ;
 Et, pour ne tenir plus en suspens vos esprits,
 Si vous voulez régner, le trône est à ce prix.
 Entre deux fils que j'aime avec même tendresse
 Embrasser ma querelle est le seul droit d'aïnesse ;
 La mort de Rodogune en nommera l'aîné.
 Quoi ! vous montrez tous deux un visage étonné !
 Redoutez-vous son frère ? après la paix infâme
 Que même en la jurant je détestais dans l'âme,
 J'ai fait lever des gens par des ordres secrets

Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tout prêts;
 Et, tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie,
 Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.
 Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi?
 Est-ce pitié pour elle, est-ce haine pour moi?
 Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave,
 Et mettre mon destin aux mains de mon esclave?
 Vous ne répondez point! Allez, enfants ingrats,
 Pour qui je crus en vain conserver ces États:
 J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre;
 Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SÉLEUCUS.

Mais, madame, voyez que pour premier exploit...

CLÉOPATRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.
 Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande
 N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande;
 Mais si vous me devez et le sceptre et le jour,
 Ce doit être envers moi le sceau de votre amour:
 Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie;
 Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.
 Rien ne vous sert ici de faire les surpris:
 Je vous le dis encor, le trône est à ce prix;
 Je puis en disposer comme de ma conquête;
 Point d'ainé, point de roi, qu'en m'apportant sa tête;
 Et, puisque mon seul choix vous y peut élever,
 Pour jouir de mon crime il le faut achever.

SCÈNE IV. — SÉLEUCUS, ANTIQCHUS.

SÉLEUCUS.

Est-il une constance à l'épreuve du foudre
 Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre?

ANTIQUCHUS.

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups
 Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous?

SÉLEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une mégère!
 O femme, que je n'ose appeler encor mère!
 Après que tes forfaits ont régné pleinement,
 Ne saurais-tu souffrir qu'on règne innocemment?

Quels attraits penses-tu qu'ait pour nous la couronne,
 S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne?
 Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
 Si pour monter au trône il faut te ressembler?

ANTIQUCHUS.

Gardons plus de respect aux droits de la nature,
 Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure:
 Nous le nommons cruel; mais il nous était doux
 Quand il ne nous donnait à combattre que nous.
 Confidents tout ensemble et rivaux l'un de l'autre,
 Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre;
 Cependant, à nous voir l'un de l'autre rivaux,
 Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SÉLEUCUS.

Une douleur si sage et si respectueuse,
 Ou n'est guère sensible, ou guère impétueuse,
 Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort
 D'en connaître la cause, et l'imputer au sort.
 Pour moi, je sens les miens avec plus de faiblesse;
 Plus leur cause m'est chère, et plus l'effet m'en blesse:
 Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien:
 Je donnerais encor tout mon sang pour le sien:
 Je sais ce que je dois: mais dans cette contrainte,
 Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte;
 Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés
 Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
 Voyez-vous bien quel est le ministère infâme
 Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme?
 Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
 De deux princes ses fils elle fait ses bourreaux?
 Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire?

ANTIQUCHUS.

Je vois bien plus encor, je vois qu'elle est ma mère;
 Et plus je vois son crime indigne de ce rang,
 Plus je lui vois souiller la source de mon sang.
 J'en sens de ma douleur croître la violence;
 Mais ma confusion m'impose le silence,
 Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés
 Je vois les traits honteux dont nous sommes formés.
 Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide;
 J'ose me déguiser jusqu'à son parricide;

Je me cache à moi-même un excès de malheur
Où notre ignominie égale ma douleur ;
Et, détournant les yeux d'une mère cruelle,
J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.
Je conserve pourtant encore un peu d'espoir :
Elle est mère, et le sang a beaucoup de pouvoir ;
Et, le sort l'eût-il faite encor plus inhumaine,
Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

SÉLEUCUS.

Ah ! mon frère, l'amour n'est guère véhément
Pour des fils élevés dans un bannissement,
Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage
Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.
De ses pleurs tant vantés je découvre le fard ;
Nous avons en son cœur vous et moi peu de part :
Elle fait bien sonner ce grand amour de mère ;
Mais elle seule enfin s'aime et se considère ;
Et, quoi que nous étale un langage si doux,
Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous.
Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine ;
Nous ayant embrassés, elle nous assassine,
En veut au cher objet dont nous sommes épris,
Nous demande son sang, met le trône à ce prix.
Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre ;
Il est, il est à nous si nous osons le prendre :
Notre révolte ici n'a rien que d'innocent ;
Il est à l'un de nous si l'autre le consent :
Régions, et son courroux ne sera que faiblesse ;
C'est l'unique moyen de sauver la princesse :
Allons la voir, mon frère, et demeurons unis,
C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau dessein que son amour m'inspire ;
Mais il faut qu'avec lui notre union conspire :
Notre amour, aujourd'hui si digne de pitié,
Ne saurait triompher que par notre amitié.

ANTIÖCHUS.

Cet avertissement marque une défiance
Que la mienné pour vous souffre avec patience.
Allons, et soyez sûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

Voilà comme l'amour succède à la colère,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,
Et comme elle use enfin de ses fils et de moi !
Et tantôt mes soupçons lui faisaient une offense ?
Elle n'avait rien fait qu'en sa juste défense ?
Lorsque tu la trompais elle fermait les yeux ?
Ah ! que ma défiance en jugeait beaucoup mieux !
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, madame,
Quelle fidélité vous conserve mon âme,
Et qu'ayant reconnu sa haine et mon erreur,
Le cœur gros de soupirs et frémissant d'horreur,
Je romps une foi due aux secrets de ma reine,
Et vous viens découvrir mon erreur et sa haine.

RODOGUNE.

Cet avis salutaire est l'unique secours
A qui je crois devoir le reste de mes jours.
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie ;
Il faut de ces périls m'aplanir la sortie ;
Il faut que tes conseils m'aident à repousser...

LAONICE.

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en dispenser ;
C'est assez que pour vous je lui sois infidèle,
Sans m'engager encore à des conseils contre elle.
Oronte est avec vous, qui, comme ambassadeur,
Devait de cet hymen honorer la splendeur ;
Comme c'est en ses mains que le roi votre frère
A déposé le soin d'une tête si chère,
Je vous laisse avec lui pour en délibérer.